

# La Lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 83 — 22 octobre 2016

Sommaire

[Olli Mäki — Ma vie de Courgette](#)

[L'eau à la bouche : Moi, Daniel Blake, par Moyocoyani](#)

[Le film mystère # 83 — La solution du film mystère # 82](#)

[En bref et en vrac — Prochains rendez-vous à l'Eldo](#)

**A**u moment auquel je débute cette lettre, les Rencontres cinématographiques de Dijon ne sont pas encore achevées. Les séances se chevauchant, il est impossible de tout voir, et dans mes choix j'ai évidemment privilégié l'Eldorado qui, cette année, aura grandement participé à la manifestation en projetant sept films dont cinq d'animation. *Ma vie de Courgette* est l'un d'entre eux, et, puisqu'il est sorti mercredi dernier, je vais vous en toucher quelques mots. Mais j'ai surtout envie d'évoquer *Olli Mäki*, premier film injustement éclipsé dans les médias par *Brice 3*, le deuxième volet de *Jack Reacher* ou *Mal de pierres*, et ce malgré le Prix Un certain regard remporté au dernier Festival de Cannes. Moyocoyani qui a déjà vu la Palme d'or, *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach, vous la présente avant la sortie de mercredi prochain.

## Olli Mäki



un film de Juho Kuosmanen

Ne cherchez pas à traduire le titre *Olli Mäki* du finnois, il s'agit du nom d'un boxeur que vous avez peu de chance de connaître à moins d'être un expert de l'histoire du noble art — Mäki fut tout de même champion d'Europe des poids super-légers en 1964. Le titre original, pour lequel j'ai un petit faible, signifie « l'homme qui sourit » et le film fut récompensé à Cannes sous le titre, pas encore raccourci, de *The Happiest Day in the Life of Olli Mäki*. « Le jour le plus heureux de la vie d'Olli Mäki » est censé être le 17 août 1962, jour du match durant lequel le boxeur finlandais affronta un adversaire américain, Davey Moore, plus connu aujourd'hui car décédé suite à un combat en 1963, un événement qui inspira une chanson à Bob Dylan. L'histoire racontée par le film débute quelques semaines avant la rencontre qui eût lieu au stade olympique d'Helsinki.

*Olli Mäki* est plus le portrait d'un homme, certes boxeur, qu'un film de boxe. Juho Kuosmanen a peu gardé de ce genre très cinématographique, ne se complaisant pas dans le spectacle des combats, et évitant la morale individualiste de l'homme qui ne doit sa réussite qu'à lui-même. Le réalisateur nous présente Olli Mäki comme un sportif sans réelle ambition, moins un professionnel soucieux de sa carrière qu'un amateur qui prend plaisir à pratiquer la boxe. Il reste une grande part d'enfance dans ce garçon de 25 ans pour qui l'adversaire n'est pas un ennemi à abattre mais un compagnon de jeu. Olli Mäki est étonné par l'intérêt que suscite la rencontre, même chez ceux qui ne connaissent rien à la boxe, par le simple fait qu'un Finlandais pourrait devenir, pour la première fois, champion

du monde, et ce sur le sol national. « Le boulanger de Kokkola » découvre aussi les récupérations financières, politiques et commerciales de l'événement sportif auxquelles le jeune homme aux idées communistes doit se prêter. Et puis, il y a Raija qui plaît tant à Olli. Raija qui chante, qui rit, qui l'embrasse à pleine bouche, et qui se jette sans hésitation dans un lac en pleine nuit. La jeune femme apparaît plus intrépide que le boxeur, grand garçon un peu timide. Malgré les obligations que lui impose le combat pour le championnat du monde, ou peut-être à cause d'elles, Olli prend conscience qu'il est amoureux de Raija. Le moment est mal choisi, son entraîneur le rappelle à l'ordre, la jeune femme s'éloigne. L'absence de Raija dessille les yeux d'Olli. Les illusions de la fête foraine laissent place à une réalité pitoyable, les mensonges des photographies publicitaires si amusantes à faire apparaissent crûment, la vie glorieuse promise à Olli n'est plus aussi attrayante. *Olli Mäki* se révèle film d'amour, avec ses instants de bonheur, les obstacles à surmonter, les choix à faire.

Je crois qu'*Olli Mäki* m'a séduit par son apparente simplicité et son absence de cynisme. Dans des circonstances exceptionnelles, Olli reste un personnage simple, intègre, qui vit une histoire d'amour ordinaire, de celles qui paraissent toujours cucul la praline à ceux qui préfèrent les fausses complexités romanesques. Cela renvoie au cinéma des années soixante, de même que l'image noir et blanc filmée en 16 mm. Ces choix ne sont pas innocents, et encore moins maniérés, ils participent à une reconstitution de l'époque d'une extrême sobriété, évitant ainsi l'afféterie si fréquente des films historiques, et, atténuant la distanciation que l'exotisme temporel apporte si souvent, ils permettent au réalisateur de broser le portrait d'un Olli Mäki qui, par sa sensibilité et ses aspirations, nous reste proche. Je finirai par un conseil : lorsque le générique de fin se déroule, lisez le *casting* jusqu'à la dernière ligne car celle-ci précise la conclusion au film.

---

## Ma vie de Courgette



un film de Claude Barras

Beaucoup de spectateurs négligent le cinéma d'animation sous prétexte qu'il s'adresse aux enfants, à quelques exceptions près, tels les films de Hayao Miyazaki ou certains films destinés explicitement aux adultes, comme les deux Bill Plympton présentés vendredi dernier à l'Eldorado. Or, depuis mercredi, c'est un public de tout âge, accompagné ou non de bambins, qui se précipite voir *Ma vie de Courgette*, d'après le roman *Autobiographie d'une courgette* (2002) de Gilles Paris, déjà adapté pour la télévision par Luc Béraud sous le nom de *C'est mieux la vie quand on est grand* (2008). Mon intérêt pour cette version

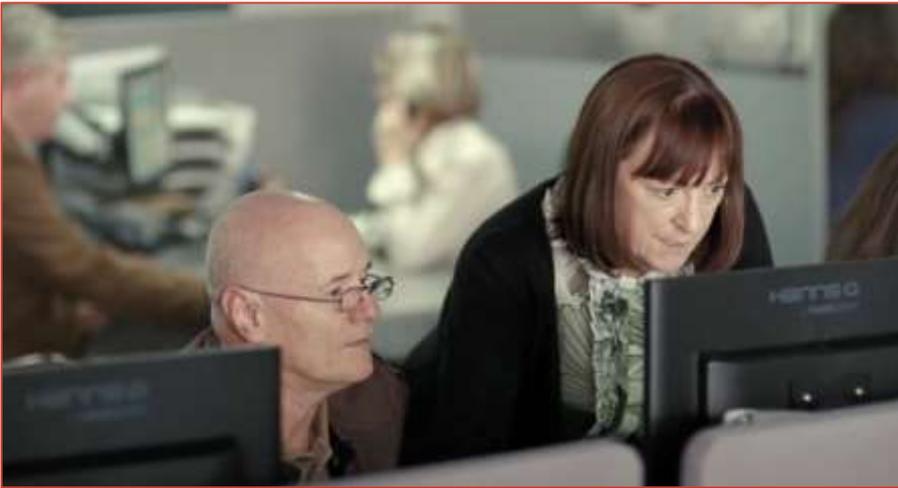
animée était dû moins au réalisateur Claude Barras dont je connaissais quelques courts métrages, en particulier *Le Génie de la boîte de raviolis* (2006) déjà passé en première partie de programme à l'Eldorado, et surtout *Sainte Barbe* (2007) au style visuel plus proche de *Ma vie de Courgette*, qu'à la scénariste Céline Sciamma, auteur de *Naissance des pieuvres* (2007), *Tomboy* (2011) et *Bande de filles* (2014).

Le film réussit à intéresser enfants et adultes. Tous rient, pas nécessairement aux mêmes endroits ou pour les mêmes raisons, les premiers appréciant les bombes à eau lancées sur le policier, les seconds les mots d'enfants. Le sujet n'est pourtant *a priori* pas très gai. L'action se situe dans un foyer où atterrit Icare, dit Courgette. Chaque pensionnaire a une histoire différente, certains ont perdu leurs parents ou ont été abandonnés, d'autres en ont été séparés par la Justice. Tous souffrent encore de leur passé malgré la bienveillance de l'encadrement et la solidarité qui se créent entre les mômes. Même pendant les moments de bonheur, l'injustice ou l'ombre de ce qui leur a été enlevé revient les hanter. La chance de Courgette sera sa rencontre avec Camille dont il s'éprend au premier regard, et la tendresse qu'il éveille chez Raymond, le policier qui s'occupe de son cas.

*Ma vie de Courgette* est cependant un film dont le spectateur sort plutôt ravi et amusé. La raison en est sans doute le *happy end*, mais pas uniquement. Si les exemples de souffrance sont nombreux dans le film — le ridicule d'un surnom, une accusation infondée, une séparation —, ils sont souvent vite neutralisés par une petite pirouette scénaristique qui supprime toute amertume au récit. De même, les personnages n'ont aucune complexité morale, pas même Simon dont la bonté se révèle assez vite derrière le cynisme de façade. Les auteurs semblent craindre de présenter le monde et les êtres humains avec leur part de noirceur et d'injustice, renonçant à l'apprentissage de la douleur et de la valeur du bonheur qui sont les marques des grandes œuvres pour enfants. Il n'en reste pas moins que *Ma vie de Courgette* est un de ces rares films authentiquement familiaux que peuvent partager toutes les générations.

---

## Moi, Daniel Blake



un film de Ken Loach  
sortie à l'Eldorado mercredi prochain

---

Déjà récipiendaire de la Palme d'or en 2006 pour *Le vent se lève*, Ken Loach s'est vu décerner à nouveau la récompense suprême du Festival de Cannes cette année pour *Moi, Daniel Blake*, un deuxième sacre qui a surpris. C'est que son dernier film a été taxé de démagogie et de dogmatisme, et assimilé à une charge manichéenne contre le capitalisme libéral.

Ces accusations ne sont pas tout à fait infondées : jamais un film de Ken Loach n'aura tant frisé le misérabilisme — sans s'y complaire, attention — et l'image qu'il donne des Job Centers, les Pôle emploi britanniques, peut paraître grossièrement caricaturale. En racontant l'histoire

de *Daniel Blake*, un menuisier de 59 ans en interruption de travail en raison de problèmes cardiaques, et de sa lutte proprement kafkaïenne pour percevoir des allocations en attendant son rétablissement, Ken Loach et son scénariste attitré, Paul Laverty, ne font cependant que dépeindre une vérité qu'on leur a cent fois racontée.

Ce sont même ces témoignages répétés qui les ont convaincus de raconter cette histoire en apparence si absurde, et s'appuyant pourtant sur une réalité terrible, l'obligation donnée depuis 2010 aux conseillers des Job Centers de refuser un certain nombre de demandes, même si toutes sont légitimes, et donc la création d'un intérêt pour ces employés de décourager ceux qui demandent leur aide, s'ils ne veulent pas recevoir une mauvaise évaluation, et par conséquent se retrouver à la place de ceux qu'on les oblige à traiter avec tant de cynisme.

Si nous n'en sommes pas encore là en France, *Moi, Daniel Blake* n'en est pas moins pertinent, parce qu'il montre une pente naturelle d'états libéraux dont l'appel à l'austérité est naturellement contraire à la protection sociale que nous en attendons. Le réalisateur britannique est le premier à l'admettre : pour inverser la tendance, il ne faut pas simplement canaliser ce pragmatisme sordide, mais il s'agit de penser un nouveau système économique...

Pour autant, le film est moins cru et cruel que d'autres œuvres du réalisateur, parce que celui-ci comprend à quel point il est ici unilatéral, et compense donc cette noirceur par beaucoup d'humour et d'humanité, de tendresse pour ses personnages. Non seulement Ken Loach est l'un des rares réalisateurs à avoir le droit d'être mélodramatique, parce que *Moi, Daniel Blake* s'inscrit de manière cohérente dans une filmographie qui a toujours promu les valeurs humaines dans tous les genres et les tonalités, de la grande fresque historique au buddy-movie en passant par le drame cynique et la franche comédie, et qu'il recourt donc au dogmatisme comme à une nouvelle perspective qu'il n'avait pas encore si bien explorée dans son cinéma. Mais surtout (et le jury cannois ne s'y est pas trompé), il s'agit d'un film dont nous avons besoin, y compris dans son schématisme. Vient un moment où l'inhumanité doit être dénoncée sans circonvolutions, et la fraternité vantée sans ambages.

Moyocoyani

---

## Le film mystère # 83

Le petit pompier qui apparaît au début de *Poesía sin fin* (2016) d'Alejandro Jodorowski, toujours au programme de l'Eldorado, sort tout droit du film mystère dans lequel le garçon se fait attaquer par l'étoile qui orne son costume (voir le photogramme ci-contre).

Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et le nom de son réalisateur par courrier électronique à l'adresse [archimede@cinema-eldorado.com](mailto:archimede@cinema-eldorado.com) ou déposez la réponse en indiquant le numéro du film mystère, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado avant le vendredi 28 octobre minuit. Deux bulletins seront tirés au sort parmi les bonnes réponses et feront gagner chacun deux places de cinéma à leur auteur. Bonne chance !



## La solution du film mystère # 82



Félicitations à ceux qui ont reconnu *Le Cabinet du docteur Caligari* (*Das Cabinet des Dr. Caligari* ; 1920) de Robert Wiene, et particulièrement à Christian M. dont le bulletin a été tiré au sort. Le docteur Caligari (à gauche dans le photogramme) est interprété par Werner Krauß et le somnambule Cesare (à droite) par Conrad Veidt, l'une des grandes vedettes du cinéma allemand

muet avec évidemment *Le Cabinet du docteur Caligari*, l'un des chefs-d'œuvre de l'expressionnisme dans lequel l'acteur fit sensation, mais aussi avec l'histoire des amours homosexuelles de deux musiciens, *Différent des autres* (*Anders als die Andern* ; 1919) de Richard Oswald, ou le rôle d'Ivan le Terrible dans *Le Cabinet des figures de cire* (*Das Wachsfigurenkabinett* ; 1924) de Leo Brinski et Paul Leni, le même Paul Leni qui, quelques années plus tard, fut pressenti par Carl Laemmle d'Universal Pictures pour diriger un *Dracula* dont le rôle-titre aurait été tenu par Conrad Veidt — ce fut finalement Tod Browning qui réalisa ce film (1931) avec Bela Lugosi. Il fut aussi du premier film allemand parlant, *Terre sans femme* (*Das Land ohne Frauen* ; 1929) de Carmine Gallone.

Marié à une actrice de confession juive et, quoique goy, se déclarant *Jude* lorsque son origine ethnique lui était demandée, il quitta l'Allemagne en 1933 après l'arrivée d'Hitler au pouvoir et prit la nationalité britannique en 1939. Au cours de cet exil, il tourna au Royaume-Uni, par exemple dans *L'Espion noir* (*The Spy in Black* ; 1939) de Michael Powell, et en France, en particulier dans *Le Joueur d'échecs* (1938) de Jean Dréville, avant de rejoindre les États-Unis pour y interpréter Jaffar dans *Le voleur de Bagdad* (*The Thief of Bagdad* ; 1940) de Ludwig Berger, Michael Powell et Tim Whelan, le seul film en couleur auquel il participa. Il avait déjà travaillé à Hollywood entre 1926 et 1929, en autres dans *L'Homme qui rit* (*The Man Who Laughs* ; 1928) de Paul Leni, dans lequel il interprète un personnage défiguré dont Bob Kane, le créateur de Batman, s'inspira pour dessiner le Joker. Au cours de sa deuxième période américaine, ce furent surtout des rôles d'Allemands, voire de nazis, qui lui furent confiés, personnages souvent peu inspirés, mais parfois inoubliables comme le major Heinrich Strasser dans *Casablanca* (1942) de Michael Curtiz, son dernier film anthume. Peu avant la sortie d'*Un espion a disparu* (*Above Suspicion* ; 1943) de Richard Thorpe, il décédait au cours d'une partie de golf. Il n'avait que cinquante ans et avait tourné dans près de 120 films.

### En bref et en vrac

- L'an dernier, Pierre Carles annonçait que la première partie d'**Opération Correa**, *Les ânes ont soif*, serait suivie d'une seconde tournée en Équateur pour vérifier sur le terrain des effets de la politique de Rafael Correa. Le 9 novembre prochain, la coréalisatrice de cette suite, Nina Faure, viendra la présenter à l'Eldorado.
- **Préventes en cours** pour les séances spéciales de *Steve Jobs* (24/10 ; [Lettre # 46](#)), *Wendy et Lucy* (27/10 ; [Lettre # 79](#)), *La Sociologue et l'ourson* (4/11) et *On revient de loin* (*Opération Correa 2*) (9/11).
- **Attention ! Dernières séances** de *Le Cancre* ([Lettre # 81](#)), *La danza de la realidad* ([Lettre # 81](#)), *Fuocoammare* ([Lettre # 80](#)), *Jodorowsky's Dune* et *El Topo*.

### Prochains rendez-vous à l'Eldo

#### Octobre

- **Lundi 24, 18 h** : projection-débat *Les Grandes Figures des TIC* : **Steve Jobs**.
- **Mardi 25, 20 h** : **assemblée générale du mouvement social contre la loi Travail**.
- **Judi 27, 20 h 15** : *La ville américaine et sa représentation* : projection de *Wendy et Lucy* et discussion avec Émilie Cam.
- **Dimanche 30, 11 h** : avant-première de *Réparer les vivants* (4,5 €).

#### Novembre

- **Judi 3, 20 h 15** : *L'Épargne citoyenne au service d'une économie solidaire* : projection de *Nouveau Monde*.
- **Vendredi 4, 20 h 15** : séance de *La Sociologue et l'ourson* en présence d'Arnaud Alessandrin, sociologue.
- **Samedi 5, 10 h** : *Balade dans l'histoire du cinéma n° 17* (5 €).
- **Mercredi 9, 20 h 15** : séance de *On revient de loin* (*Opération Correa 2*) en présence de la réalisatrice Nina Faure.

*Olli Mäki* (*Hymyilevä mies* ; Finlande ; 2016 ; 1 h 32 ; noir et blanc, 1.85:1 ; 5.1), réalisé par Juho Kuosmanen, écrit par Mikko Myllylahti et Juho Kuosmanen, produit par Jussi Rantamäki. Musique de Laura Airola, Joonas Haavisto et Miika Snäre, image de Jani-Petteri Passi, montage de Jussi Rautaniemi. Avec Jarkko Lahti (Olli Mäki), Oona Airola (Raija Jänkä), Eero Milonoff (Elis Ask). Distribué par Les Films du Losange, sortie française : 19 novembre 2016. *Prix Un certain regard au Festival de Cannes 2016* ; *Céil d'or du meilleur long métrage international au Festival du film de Zurich 2016* ; *Prix du meilleur film au Festival international du film de St-Jean-de-Luz 2016*.

*Ma vie de Courgette* (Suisse, France ; 2016 ; 1 h 06 ; couleurs), réalisé par Claude Barras, écrit par Céline Sciamma d'après *Autobiographie d'une Courgette* (2002) de Gilles Paris, produit par Marc Bonny, Armelle Glorennec, Pauline Gygax, Max Karli, Kate et Michel Merkt. Musique de Sophie Hunger, image de David Tutevoix, montage de Valentin Rotelli. Avec les voix de Gaspard Schlatter (Courgette), Sixtine Murat (Camilie), Paulin Jaccoud (Simon), Michel Vuillermoz (Raymond), Raul Ribera (Ahmed), Estelle Henard (Alice), Elliot Sanchez (Jujube), Lou Wick (Beatrice), Brigitte Rosset (Tante Ida), Monica Budde (madame Papineau), Adrien Barazzone (monsieur Paul), Véronique Montel (Rosy). Distribué par Gebeka Films, sortie française : 19 octobre 2016. *Bayard d'or de la meilleure photographie au Festival international du film francophone de Namur 2015* ; *Cristal du meilleur long métrage et prix du public au Festival international du film d'animation d'Annecy 2016* ; *Prix du long métrage le plus populaire au Festival international du film de Melbourne 2016* ; *Prix du long métrage le plus populaire au Festival international du film de Melbourne 2016* ; *Prix du public du meilleur film européen au Festival international du film de Saint-Sébastien 2016* ; *Kids Jury Award du meilleur film pour enfants 2016... À partir de six ans*.

*Moi, Daniel Blake* (*I, Daniel Blake* ; Royaume-Uni, France, Belgique ; 2016 ; 1 h 40 ; couleurs, 1.85:1), réalisé par Ken Loach, écrit par Paul Laverty, produit par Rebecca O'Brien. Musique de George Fenton, image de Robbie Ryan, montage de Jonathan Morris. Avec Dave Johns (Daniel). Distribué par Le Pacte, sortie française : 26 octobre 2016. *Palme d'or, mention spéciale du Prix du jury œcuménique et Palm DogManitarian Award au Festival de Cannes 2016* ; *Prix du public au Festival international du film de Locarno 2016* ; *Prix du public au Festival international du film de Saint-Sébastien 2016*.

#### Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset  
21 000 DIJON

Site Web : <http://www.cinema-eldorado.fr>

Courriel : [eldo@wanadoo.fr](mailto:eldo@wanadoo.fr)

Twitter : [@CinemaEldorado](https://twitter.com/CinemaEldorado)

Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

#### La Lettre d'Archimède

Site web :

<https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre>

Courriel : [archimede@cinema-eldorado.com](mailto:archimede@cinema-eldorado.com)